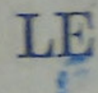
PROPERTY OF THE
LIBRARY OF CONGRESS



LE



THE LIBRARY OF
CONGRESS
NOV 1 1948
Copy

SPIRITUALISTE

DE LA

NOUVELLE-ORLÉANS.

[ÉCHO MENSUEL.]

" Ils ne sont pas morts.
Parlez-leur : ils vous répondront."

Vol. II, No. 5. --- Mai, 1858.

PRIX DE L'ABONNEMENT (PAR AN.)	....	$2 00
.. CE CAHIER	....	0 20
.. TROIS CAHIERS	....	0 50



NOUVELLE-ORLEANS.

Chez Jos. BARTHET, Edit., rue Conti, 121;
Et à la librairie de G. COPPENS & Co., rue de Chartres, 56.

Imprimerie de J. Lamarre, 96, Passage de la Bourse.

ON S'ABONNE AUSSI,

(*Les frais de poste en-sus :*)

Etats-Unis.

NEW-YORK : Chez Mr. Xavier Magnin, Broadway, No. 300.

CHICAGO : Au bureau du *Journal de l'Illinois*, West Randolph street, No. 47.

Canada.

MONTREAL : Chez Mr. J. M. Desjardins, avocat, rue St-Vincent, No. 13.

France.

PARIS : Au bureau du JOURNAL DU MAGNETISME,
Rue de Beaujolais-Palais-Royal, 5.

003903
10543

ULTRAMONTANISME.

Mr. l'abbé Perché a repris le *Propagateur*, auquel il veut, dit-il, "conserver l'esprit catholique, et ce caractère d'unité et de fidélité aux bons principes, qui a fait sa force et sa gloire." Mr. Perché vient de faire un pressant appel aux fidèles, et il faudrait avoir le cœur bien dur pour lui résister. Il ne lui suffit pas qu'en six mois son prédécesseur, qui était son successeur, ait élevé sa petite feuille "au rang de grand journal, aussi bien par la forme que par l'autorité et la position," et qu'il ait "triplé, presque quadruplé le nombre de ses abonnés et de ses annonces;" non, il lui faut mieux que cela: il veut que l'on considère son journal "comme une propriété diocésaine, et tous les catholiques intelligents comprendront combien il est avantageux pour le diocèse d'avoir un journal et une imprimerie qui lui appartiennent."

Quel avantage, en effet, et combien seront intelligents les catholiques qui répondront à l'appel de Mr. Perché! Il ouvre des listes de souscription en divers endroits et en remet à quiconque veut se charger de les faire circuler ; il acceptera de toutes mains, remboursera "ce qu'on voudra bien *lui* prêter sans intérêt", et "ceux qui au lieu de prêter voudront donner, seront les bien venus." Puis, comme s'il n'était pas déjà très-éloquent lui-même, il fait intervenir un évêque pour mieux toucher le cœur "de tant de riches estimables qui gémissent de la corruption du présent, qui s'effraient des menaces de l'avenir....."

Les "riches estimables" ne sont pas les seuls qui gémissent de la corruption du présent, et cette corruption est le moins qui dût résulter des doctrines pharisaïques de l'orthodoxie. Mais les riches, estimables ou non, sont *peut-être* les seuls qui s'effraient des menaces de l'avenir. Ce n'est pas vous, Messieurs du clergé, qui pouvez vous en effrayer, car vous n'êtes pas des "hommes de peu de foi"; vous croyez très-sincèrement que votre église est bâtie sur Pierre (avec le joli calembour que vous savez) et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle! Cependant vous reconnaissez que l'édifice croule, et dans l'espoir de le soutenir encore quelques années, vous demandez de l'argent, beaucoup d'argent, toujours de l'argent. Le moyen n'est pas neuf, mais il peut vous réussir encore.

Si les bornes de notre feuille le permettaient, nous rendrions un complet hommage à Mr. Perché, qui n'est pas resté inactif durant sa retraite de six mois ; jamais, au contraire, il n'avait mis autant du sien dans le *Propagateur*, que depuis qu'il ne le rédigeait plus. Sous le titre *De l'éducation*, il publia dernièrement deux articles ; mais ce n'était que pour insinuer en quelles mains devraient être versés les fonds que l'Etat alloue aux écoles : on sait où l'ultramontanisme voudrait en venir. Mr. Perché a été bien plus brillant lorsqu'il a traité *De la liberté!* Cette "Etude" n'est pas encore achevée, mais il en a déjà rempli une soixantaine de colonnes pour dire que *"la liberté de la presse est contraire à l'enseignement de la religion*, et que *la liberté de penser doit être limitée aussi bien que la liberté d'écrire.* La théocratie a mis cela en pratique pendant bien des siècles, et l'on pourrait certainement continuer à patauger dans la même ornière ; c'est si commode : Allez à l'église, donnez votre argent et le prêtre pensera pour vous!

Mr. Perché n'aime pas les "Libres Penseurs," qu'il appelle aussi des "libérâtres ;" il lui faut des Esclaves Penseurs. Notre modeste feuille lui déplaisait déjà beaucoup, il y a treize mois, lorsqu'il la disait "introuvable" et qu'il trouvait en elle "un contre-poison suffisant à ses criminelles impiétés." Il parait que ce contre-poison ne suffit plus aujourd'hui, car dans telle famille que fréquente la soutane, le *Spiritualiste* est escamoté dès qu'il paraît, si notre porteur ne le remet pas directement à l'abonné ; et celui-ci, croyant avoir à se plaindre du porteur, nous réclame un nouvel exemplaire. D'autres peut-être, dans le même cas, ne se plaignent point; nous les prions de nous prévenir : nous remplacerons volontiers les cahiers qui auront été soustraits de la sorte ; puissent-ils profiter aux gens qui les auront enlevés ! On nous écrit que, dans le Canada, un curé s'est emparé de deux numéros du *Spiritualiste*, adressés à un de ses paroissiens, et leur a fait les honneurs de l'*auto-da-fé* ! Pardonnez-lui, Seigneur, il ne sait ce qu'il fait. On a tant dit aux prêtres que *parler des langues non apprises* était un signe certain de la possession démoniaque, qu'ils feraient brûler sans sourciller tous les hystériques, somnambules, médiums qui écrivent ou parlent des langues qu'ils ne savent pas. Nous dirons aux ultramontains que *faire des portraits sans avoir appris le dessin*, est un autre signe tout aussi certain de la même possession ; mais avant de vouer au bûcher les successeurs de Daguerre, nos adversaires feront bien de recourir au daguerréotype pour un

nouveau portrait du Diable (l'ancien est usé); par le temps qui court, et lorsqu'on a tant besoin d'argent, ce sera un excellent article de leur petit commerce d'indulgences, de dispenses, etc. (Voir SCANDALE, page 140, ci-après.)

D'un autre côté, Mr. Perché écrit que si le commissaire de police a raison de faire jeter au fleuve les fruits gâtés que l'on apporte au marché, et qui pourraient compromettre la santé de quiconque les goûterait, le gouvernement devrait empêcher la publication des écrits hétérodoxes qui, comme tels, peuvent corrompre les mœurs; "il est certain, par exemple (ajoute-t-il) qu'on ne tolérerait pas ici un journal qui viendrait s'établir dans le but avoué de prêcher l'abolitionisme;" (un chrétien aurait choisi un autre exemple, même en traitant *De la liberté*; le prêtre n'a pas osé dire le mot *spiritualisme*) "et assurément on aurait raison de ne pas le tolérer. Mais si l'on a raison de penser qu'il n'est permis à personne de venir ici pour attaquer une institution qui fait partie de nos institutions sociales, pourquoi refuserait-on aux autres gouvernements le droit d'interdire les écrits qui, dans les divers pays, attaquent aussi les institutions sociales?"

On comprend que Mr. Perché a surtout en vue l'institution cléricale, et qu'il regrette de nous trouver quelque peu dans son chemin; et il est sans doute de bonne foi; s'il se flatte de marcher avec la vérité, c'est qu'il le croit apparemment. La *Revue de l'Ouest* disait de lui, le 13 mars dernier; "On ne peut pas être plus carrément, plus logiquement et, nous le croyons, plus sincèrement absurde." Il est vrai qu'en France, où l'influence du clergé s'étend plus ou moins sur toutes les classes de la société, on prend plus de ménagements que nous n'en prenons ici, et l'on nous reproche, plus directement que ne le fait Mr. Perché, "d'attaquer ce qui existe: les religions, les premières et les plus simples croyances des hommes."

Nous attaquons des erreurs et des abus, quels que soient leur âge et leurs formes; nous dévoilons des *mystères* et des *miracles*, en montrant les *faits naturels* qui les expliquent et en enseignant, de notre mieux, les moyens d'obtenir ces faits. C'est ainsi que le spiritualisme a marché à pas de géant aux Etats-Unis. Les orthodoxes s'en sont émus et, dans beaucoup de villes, on voit maintenant les dévots s'agiter et donner lieu à ce qu'on appelle un "réveil religieux": les diverses sectes se rapprochent, dit-on, et il semble qu'elles vont se donner la main. Peut-être n'est-ce que pour tâcher de conjurer l'orage qui fond sur elles toutes, mais c'est déjà un bon

effet, et il se peut que "nos attaques" aient contribué à le produire. Nos accusateurs ne devraient pas oublier que Jésus attaquait aussi le clergé de son temps, et il ne paraît guère que la soutane d'aujourd'hui vaille mieux que la robe noire d'alors : les prêtres enseignent toujours à peu près les mêmes erreurs, avec des mots quelquefois différents, et ils n'imitent en rien celui dont ils se disent les ministres.

L'éducation par le clergé conviendrait si l'on voulait faire des moines, mais il s'agit de former des hommes utiles, et l'on sait que le clergé est le plus constant ennemi du progrès. Sans doute il y a des prêtres de beaucoup de mérite, mais ce sont les exceptions, et d'ailleurs ils ne se croient pas libres: ce sont des Esclaves Penseurs qui font tout plier devant la consigne qu'ils ont reçue. Quand la raison viendra les éclairer, ils déserteront le camp de l'erreur. Le clergé protestant compte déjà beaucoup de transfuges ; il en sera de même des prêtres catholiques, au moins de ceux qui ne font pas la banque et n'achètent pas des maisons avec *leurs économies.* Déjà il s'en trouve qui ne défendent plus de visiter les médiums, lorsqu'il s'agit de demander la santé.

Pour juger avec impartialité de la somme de bien ou de mal qui résulte de l'institution cléricale, il n'y a qu'à regarder les peuples sur lesquels l'influence de cette institution pèse à des degrés divers : on voit que plus le clergé est puissant, plus le peuple est misérable ; on reconnaît aussi que le mal est un peu moindre chez les protestants que parmi les catholiques. En Italie, en Espagne, au Mexique, où les prêtres pullulent, où l'on aperçoit des églises, où l'on entend les cloches à chaque pas que l'on fait, on rencontre des bandits sur tous les chemins, des fainéants couchés et des mendiants agenouillés partout. Et tel est le joli état de choses que l'ultramontanisme voudrait imposer à toute la terre ! Le spiritualisme ne pénètre encore que très-difficilement dans ces malheureux pays, et le clergé s'y maintient puissant, parce que les hommes généreux s'y trouvant trop à l'étroit pour engager la lutte, attendent que le progrès leur vienne du dehors.

Dans les contrées où l'esprit s'agite, grâce surtout à cette Presse que l'Eglise voudrait briser, les hommes d'initiative sont plus entreprenants et le clergé est forcé d'accepter le combat, ce qu'il fait quelquefois avec plus d'audace que d'habileté. Ainsi, le *Post Zeitung*, journal ultramontain, demande que l'on rétablisse la torture, dans certains cas extraordinaires, par exemple quand il s'agit d'attentats comme celui

du 14 janvier. On devine jusqu'où l'on étendrait ensuite le privilége et, bien entendu, ce serait toujours au nom du Nazaréen qui prêchait la douceur, le pardon, l'amour du prochain, le mépris des richesses, et qui produisait des guérisons magnétiques et des phénomènes spiritualistes dont il ne réclamait point le monopole, puisqu'il disait que d'autres hommes feraient encore plus que lui.

Le Canada est un de ces pays où le clergé est quelque peu aux abois, quoique presque tous les journaux y soient encore à son service. C'est que les hommes de cœur et d'intelligence ne manquent pas chez nos voisins du Nord, et que les populations canadiennes savent enfin comprendre qu'elles ont la *liberté de penser*. Il leur manque peut-être de lire autre chose que des Heures et des journaux orthodoxes.

Amis du Canada, et de partout ! ô vous qui savez compatir aux misères de cette multitude que l'on voudrait tenir éternellement dans un état d'abjection pour mieux exploiter sa crédulité, prenez part à la révolution toute de paix et d'amour que le spiritualisme vient accomplir ; faites briller ce phare de salut aux yeux des populations encore trompées, et n'allez plus à l'église, à moins que ce ne soit, à l'exemple du Christ, pour y faire entendre la *bonne nouvelle* et chasser hors du temple les marchands qui le prostituent. Faites la cène chez vous, et surtout n'envoyez plus vos enfants aux jésuites; vous connaissez la morale de l'Ordre :

"Corrompre pour régner, telle fut sa devise."

C'est un double malheur que de confier au clergé l'éducation de la jeunesse, car les hommes les plus dangereux propagent ainsi leurs pernicieuses doctrines et accumulent de nouvelles richesses. Voilà comment le clergé est devenu formidable chez nos voisins du Sud, où, après avoir fait *l'éducation* du peuple, il perpétue la guerre civile, avec l'argent dont on lui a fait l'aumône ; où les partis, après des fusillades réciproques, tombent à genoux et remercient Dieu de ce qu'ils ont été, *de part et d'autre*, l'objet d'une protection toute spéciale de la Providence ; où enfin l'on détrousse les voyageurs au nom de la religion.

Nous ne craignons pas que jamais aucune église devienne une puissance redoutable parmi nous, mais les Américains n'en doivent pas moins un autre grand exemple aux nations que la théocratie opprime et abrutit. Que l'on se souvienne donc de ce que les esprits ont recommandé au sujet *De l'éducation* des enfants, et qu'on le mette en pratique.

CORRESPONDANCE.

Remercions d'abord les amis éloignés, connus ou anonymes, qui veulent bien nous informer des progrès que le spiritualisme fait dans leurs localités. Nous avons dit une des raisons qui nous empêchent de publier certaines communications ; une autre raison, c'est que la matière abonde, la place nous manque. Mais à mesure que le progrès se fait, quelques nouveaux convertis viennent grossir la liste de nos abonnés dont, un jour peut-être, nous aurons aussi "triplé" ou "quadruplé" le nombre ; et alors, sinon plus tôt, nous publierons deux cahiers par mois, au lieu d'un. Le *Spiritualiste* ne mendie pas; il sait que lorsque les "riches estimables" seront plus éclairés, ils comprendront mieux leurs devoirs envers leurs semblables.

Maintenant, voici la lettre que nous avons annoncée dans notre dernier numéro :

Nouvelle-Orléans, 10 *avril* 1858.

Monsieur.—Une lettre insérée dans votre dernier numéro (1) vous fait, sur la direction que vous donnez à vos communications spirituelles, un reproche tellement senti par tous ceux qui vous lisent (2), que je m'étonne qu'il ne vous ait pas été adressé plus tôt. Aussi, en lisant cette lettre, j'attendais de vous une réponse large et catégorique. Loin de là : vous vous bornez à dire que le nombre de vos adeptes étant encore trop faible, les répétitions qui semblent fastidieuses aux lecteurs, ont pour but d'attirer les retardataires ; qu'il vous faut les convaincre, les amener à la pratique du spiritualisme, et qu'alors la réforme sociale découlera de la réforme individuelle.

Cette tâche-là, monsieur, est aussi belle que grandiose ; l'idée seule éternisera la mémoire de son auteur. Mais, hélas! l'humanité est-elle susceptible d'une réforme aussi complète, et combien de temps faudrait-il à cette œuvre ?

L'histoire nous présente l'ignorance des peuples faisant traverser des milliers d'années à l'humanité, sans amélioration sensible dans son existence sociale ; puis la civilisation progressant dans les arts et les sciences, mais la fraternité ne faisant pas un pas, et la société restant toujours divisée en deux camps, la fortune et la misère.

(1) Pages 72 à 74.
(2) Pas tous.

La doctrine du spiritualisme fera-t-elle marcher l'humanité plus rapidement dans la voie de la concorde? dominera-t-elle les masses plus fortement que ne l'a fait le christianisme qui, même avec ses préceptes de charité, d'abnégation, de fraternité, n'a pas rendu les populations beaucoup meilleures ?

Une réforme sociale résultant de la moralisation des masses, fût-elle possible, serait trop lente, au gré de l'attente générale ; il faut un autre moyen. Ce moyen fait l'objet d'études sérieuses de la part des amis de l'humanité ; mais le sujet est tellement hérissé de difficultés, en raison des intérêts à froisser par la réforme des abus, que personne n'a pu encore élaborer un plan praticable ; et soit qu'une discussion publique eût été nécessaire pour réunir des idées éparses, soit qu'aucun des chefs des doctrines nouvelles n'ait pu résoudre le problème, les peuples restent dans l'attente.

Pensez-vous donc que ce ne soit pas le moment de consulter les esprits des hommes qui pendant leur vie ont professé des sentiments de fraternité ? Ces esprits, dégagés comme ils doivent l'être des passions terrestres, ayant connu les misères des peuples, doivent connaître le moyen de les soulager. Consultez-les donc.

Un mot, s'il vous plaît, sur ces consultations : Vos médiums nous disent qu'il y a de bons et de mauvais esprits ; cela déroute les idées que je m'étais faites de l'autre monde. Je croyais que notre âme, d'essence divine, dépouillait, en quittant notre corps, les passions et les mauvais instincts de la matière; il n'en est rien, suivant vos médiums : nous restons bons ou méchants comme devant. Donc, s'il y a bons et mauvais esprits, et si vous pouvez les discerner, vous devez agir comme dans la société humaine : vous séparer des mauvais sujets, ne conserver aucun rapport avec eux, et ne consulter que les bons esprits. Faites-le, Monsieur, le plus tôt possible; hâtez-vous, car une idée, quelque salutaire et féconde qu'elle soit, a besoin de temps pour percer. Il faut donc la répandre à l'avance, à moins que, jugeant notre génération indigne de jouir de ses résultats, vous ne la réserviez pour la postérité.

* * *

— Nous avons lu cette lettre à une de nos séances, et prié un médium de prendre son crayon. Après une minute d'attente, nous avons demandé si Mr. Affre n'avait rien à nous dire ; c'est alors que la main du médium a écrit rapidement l'article que voici :

Nous ne sommes pas des instruments mis à la portée des médiums, qu'ils puissent choisir et dont ils puissent se servi-

à leur jour et à leur gré ; ce sont eux, au contraire, qui sont des instruments mis à notre portée : instruments plus ou moins perfectionnés, plus ou moins complets, que nous ne trouvons pas toujours en état, quand il serait bon ou utile de nous en servir, mais que nous employons, faute de mieux, et avec le plus d'avantage possible. Il ne faut donc pas faire un reproche aux médiums, si les communications qu'ils obtiennent ne sont pas toujours exactement celles qui plairaient aux lecteurs; les médiums n'y peuvent rien.

Avant de tenter une réforme sociale, nous voulons d'abord éclairer les individus, parce que les masses, les nations, l'humanité tout entière est composée d'individus. Le spiritualisme fera ce que le christianisme n'a pu faire, parce qu'il complète le christianisme, qui n'était pas suffisant. Le christianisme s'adressait, il est vrai, au cœur de l'homme, mais il laissait de côté sa raison; il lui défendait de raisonner. Aussi le christianisme, quoique nominalement adopté par beaucoup, n'est-il pratiqué que par l'extrêmement petit nombre, et encore d'une manière incomplète ; et il l'est moins de jour en jour, car les sciences faisant des progrès, la raison de l'homme s'éclaire en même temps et demande une base sur laquelle asseoir ses convictions.

Dans les premiers temps du christianisme, alors qu'il était purement enseigné et purement pratiqué, une réforme avait dû nécessairement s'établir parmi ses fidèles. Ils vivaient dans une espèce de socialisme ; ils avaient des réunions où chacun était tenu d'apporter sa part de tous les biens terrestres ; ils avaient des repas pris en commun. Si leur croyance s'était étendue *pure et sans altération* à la généralité de l'espèce humaine, la réforme eût été générale et ses heureuses suites eussent réjoui les anges. Mais les chrétiens étaient le petit nombre, et autour d'eux s'agitaient, pour les combattre, des multitudes incrédules. Il eût fallu pouvoir les convaincre ; mais comment? La doctrine qu'on leur offrait ne s'appuyait que sur le témoignage d'hommes obscurs qui avaient un intérêt assez grand à prêcher l'égalité et la fraternité humaine pour qu'on ne cherchât pas à leurs prédications un autre mobile que celui-là. Ils rapportaient des choses surhumaines et merveilleuses de leur chef, mais tous n'avaient pas vu s'accomplir ces choses, et à mesure que le temps s'écoulait, le nombre de témoins oculaires diminuait et la conviction devenait de plus en plus difficile. Les miracles, si nombreux qu'on les ait rapportés, ne l'étaient pas encore assez pour être à la portée de tous. Maintenant le miracle

se fait habitant du logis, il court les rues, vous ne pouvez faire un pas de bonne foi à sa recherche sans le rencontrer, et à moins que vous ne fermiez obstinément les yeux à la lumière, il faut bien qu'elle se fasse pour vous.

Vous demandez des réformes sociales ; le spiritualisme ne tend qu'à réformer ; mais la réforme qui s'opérerait de force n'aurait aucune valeur, n'aurait aucune garantie de durée. Il faut qu'elle soit amenée par la conviction de tous et de chacun. Laissez-nous donc, avant tout, porter la conviction dans les âmes. Les spiritualistes ne forment qu'une très-petite minorité ; ne comprenez-vous pas que s'ils proposaient de bouleverser l'ordre social, ils seraient traités comme de dangereux rêveurs par tous ceux qui ne croient pas, qui n'ont pas vu, qui ne désirent pas voir, et qui prétendent que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Attendez et ayez confiance en nous ; vos intérêts nous sont chers. De ce que le christianisme n'a pu renouveler la face du monde, ne concluez pas que le spiritualisme aussi sera impuissant à le faire. Le christianisme ne s'appuyant pas sur la raison et sur le témoignage des sens, a été défiguré presque à son berceau : trop défiguré pour qu'il pût être bon à quelque chose de grand et de durable.

Tant qu'avec la confession de vos fautes vous croirez pouvoir en obtenir le pardon, comme les catholiques le croient, vous commettrez toutes les fautes que votre égoïsme vous suggèrera ; et des fautes de l'égoïsme, découlent toutes les misères humaines. Tant que vous croirez à la prédestination, comme certaines sectes du protestantisme, vous n'aurez aucun intérêt à réformer votre conduite ; car, si charitables et si humains que vous soyez, si vous n'êtes de toute éternité au nombre des élus, vous n'éviterez pas la damnation éternelle ; et si, au contraire, vous êtes marqués du sceau des prédestinés, les désordres et les cruautés de votre vie n'empêcheront pas votre bonheur futur. Si, comme d'autres, vous croyez qu'il suffit de croire aux mérites de l'expiation du Christ pour être sauvés, quels motifs aurez-vous pour ne pas vivre en parfaits égoïstes ! Chaque secte du christianisme a son défaut capital, facile à découvrir, et qui empêche que chacune en particulier soit bonne à quelque chose de grand, et que du christianisme tel que les hommes l'ont fait, puisse sortir aucune réforme durable et complète.

Laissez, laissez les convictions spiritualistes pénétrer dans les âmes ; laissez le spiritualisme prendre pied avec ses *miracles* de chaque jour, avec ses vérités prouvées, et qui, au lieu

de craindre, réclament la réflexion et l'analyse, et à mesure qu'il pénétrera chez un plus grand nombre d'individus, à mesure qu'il deviendra la loi de la généralité, vous verrez la réforme se préparer d'elle-même et tout naturellement ; et cette réforme, ainsi amenée, sera parfaite et indestructible, car elle amènera le bonheur de la famille humaine. Ceux qui se convertissent au spiritualisme y sont amenés et par leur cœur et par leur raison. Il n'y a pas à craindre que plus tard l'un rejette ce que l'autre aura admis. Il n'y a pas à craindre que la raison vienne un jour dire au cœur, comme cela arrive à tant de chrétiens de naissance et d'éducation : "Tu t'es " trompé ; secoue le manteau de tes illusions ; ce que tu as " cru jusqu'à présent est faux et je vais te le démontrer." Il n'y a pas à craindre que le cœur vienne dire à la raison, comme cela a lieu chez beaucoup de matérialistes : "Tu me " rends malheureux, je souffre d'être soumis à ton empire ; " il me faudrait autre chose que ce que tu me permets de " croire et d'espérer."

Loi du progrès, vérité éternelle ! vous que le spiritualisme enseigne, vous satisfaites à la fois et le cœur avide de bonheur, et la raison avide d'évidence ; aussi vous serez universellement reconnue et adoptée. Et alors, ô mes frères impatients, noblement impatients, puisque c'est le bien de votre race que vous souhaitez, alors les changements sociaux couleront de source ; n'entravez pas notre marche, lente à votre gré, mais sûre, par des reproches et des récriminations ; mettez-vous plutôt à l'œuvre pour répandre la vérité ; plus il y aura d'ouvriers pour construire l'édifice, et plus il sera vite achevé. Prenez courage. Voyez, cette conviction qui semblait ne devoir être accueillie que par les classes souffrantes et opprimées, car elle parle d'égalité et d'affections fraternelles, voyez-la pénétrer chez les grands et les favoris de la fortune; voyez l'humble ouvrier médium assis autour de la même table que le spiritualiste titré, hier encore aristocrate et fier de ses aïeux, aujourd'hui saintement envieux de la supériorité du travailleur, la supériorité du médium, la seule qu'il désire. Le progrès est commencé, il se fera de plus en plus rapidement, et quand la majorité sera convaincue, alors il sera temps de vous donner des systèmes à suivre, car les obstacles que nous apercevons encore n'existeront plus. Nous avons nos plans tout faits, soyez tranquilles ; mais si nous vous les donnions maintenant, que de demi-fervents n'effaroucheraient-ils pas ! Quel rire ironique n'attireraient-ils pas sur les lèvres des incrédules ! Ayez donc patience encore un peu



de temps. L'humanité touche à l'époque qui verra finir ces grandes injustices sociales que tous les esprits droits déplorent. Nous voyons de plus haut et de plus loin que vous, et nous vous avertirons quand viendront le jour et l'heure. Nous veillons avec amour sur votre race, comme la mère sur l'enfant sans expérience qui commence à marcher et balbutie à peine quelques mots inintelligibles. Est-ce à la mère ou à l'enfant qu'il appartient de décider ce qui convient à ce dernier, et quand et comment il faudra le lui donner ? Ah ! reposez-vous-en sur notre zèle, et, nous vous y invitons encore, secondez-nous de votre mieux en répandant la conviction morale; les améliorations matérielles viendront d'elles-mêmes à sa suite.
BECUS.

— On a vu que nous nous étions adressé à Mr. Affre, et la réponse nous est venue d'un autre, qui n'était alors dans la pensée d'aucun de nous, mais qui s'était déjà manifesté antérieurement : (vol. I, pages 305-307.)

COMMUNICATIONS DÉTACHÉES.

(Cet article est venu inopinément ; il n'a pas de rapport avec ce dont nous venions de parler.)

Comment pourrait-on douter encore de l'avenir du spiritualisme, quand on considère les immenses progrès qu'il a faits en si peu de temps ; quand on examine ce qu'il était dans le principe, et ce qu'il est aujourd'hui ! Fort mal accueilli à son origine, comme il arrive presque toujours à toute vérité nouvelle, les uns le regardaient comme une absurdité, une utopie, une chimère, le rêve d'un cerveau malade ; d'autres, comme une spéculation, comme un nouveau moyen d'exploiter la confiance des sots et de faire des dupes. Mais rien ne l'a arrêté : ni l'incrédulité, ni le sarcasme n'ont pu faire brèche sur lui ; il a bravement poursuivi sa tâche, sans être rebuté par les difficultés qui se hérissaient sur son chemin, et nous ne craignons pas de dire que bientôt il doit atteindre à son apogée. Tel un modeste ruisseau qui sort de la montagne, coule humblement au travers de la prairie, puis reçoit, à mesure qu'il s'avance, le tribut d'un grand nombre d'affluents, et devient enfin un fleuve majestueux qui fertilise les campagnes par où il passe, baigne de puissantes cités et répand partout l'abondance et la vie en favorisant l'industrie

et le commerce ; tel le spiritualisme, humble à sa naissance, conspué, bafoué, tourné en ridicule par d'innombrables détracteurs, triomphe enfin de tous les obstacles, prend de jour en jour des proportions gigantesques, compte à chaque instant de nouveaux adeptes dans toutes les classes de la société, marche avec une incroyable vitesse, ébranle les masses et porte la conviction chez les plus incrédules. Oui, tous les jours il opère de nouvelles conversions, et tous les jours on voit s'augmenter le nombre des croyants. Les uns, quelle que soit leur position sociale, s'exécutent franchement et ne craignent pas d'avouer à la face du monde qu'ils sont convaincus; les autres, plus timides, n'attendent qu'une occasion pour se déclarer, et il n'y a plus guère que les indifférents, et ceux qui ont intérêt à persister dans leurs vieilles routines, qui ne veuillent pas se ranger sous la bannière de la nouvelle loi. Mais ils y viendront, ils seront forcés de céder au torrent, et alors seront pleinement justifiées ces paroles du prophète : "Et ceux dont l'esprit était égaré s'éclaireront, et ceux qui murmuraient apprendront la doctrine." (Isaïe, XXIX, 24.)

Celui qui, il y a quelques années, eût prédit la venue du spiritualisme ; celui qui eût dit alors que dans ce siècle d'incrédulité on verrait bientôt apparaître une doctrine nouvelle, consolante, libre de toute superstition et parfaitement adaptée aux besoins de l'homme, à qui il faut nécessairement une croyance ; une doctrine enseignée par les habitants mêmes du monde invisible, et qui se répandrait avec une prodigieuse rapidité ; — celui-là, sans aucun doute, aurait été regardé comme un fou dont on se serait contenté de rire et auquel on n'aurait pas même daigné répondre. Mais à présent l'on ne pense plus ainsi, les temps sont bien changés, et ce qui, à cette époque, aurait semblé un conte ridicule, fait aujourd'hui réfléchir les hommes sérieux et trembler les ennemis du progrès.

Pourquoi donc ce changement s'est-il opéré dans l'esprit humain ? comment se fait-il que des hommes, qui étaient essentiellement sceptiques, croient maintenant et se trouvent heureux de leur conviction ? C'est que dans toutes les religions on répète sans cesse : Acceptez comme vrai, et sans examen, tout ce qu'on vous enseigne, quelque absurde que cela puisse vous paraître ; gardez-vous bien de sonder des mystères qu'il vous serait impossible de pénétrer, et que Dieu vous défend d'approfondir ; — tandis que le spiritualisme, au contraire, dit à son tour : Ne croyez qu'après avoir examiné avec le plus grand soin ; cherchez la vérité ; ne

vous arrêtez pas en route ; que les obstacles ou les désappointements ne vous fassent pas regarder en arrière, et, à force de travail et de persévérance, vous arriverez au but. Ils y arrivent, en effet, ceux qui suivent ces préceptes ; ils se convainquent par eux-mêmes qu'ils sont dans la bonne voie, et les prodiges qui se passent sous leurs yeux ne leur laissent aucune espèce de doute à cet égard, car il est plus naturel de croire à ce que l'on voit, à des faits dont on est témoin, que d'admettre aveuglément que trois ne font qu'un, que Dieu s'est incarné dans le sein d'une vierge, et qu'au commandement d'un prêtre indigne, il descend à la fois dans des milliers d'hosties qui deviennent par là même autant de divinités.

Le clergé de toutes les sectes est tellement convaincu de la réalité du progrès que nous venons de signaler ; il s'en émeut à un tel point, qu'il cherche par tous les moyens possibles à les paralyser et à retenir le pouvoir qui lui échappe. Les écrivains catholiques font appel à la piété et à la bourse de leurs coreligionnaires, afin que ceux-ci les soutiennent dans leur œuvre d'opposition ; les chaires retentissent d'anathêmes fulminés contre l'ennemi commun, contre l'Antechrist, contre les faux prophètes ; la Propagande protestante, de son côté, envoie ses apôtres par centaines sur tous les points de l'Union pour tonner contre la doctrine de Satan, comme ils l'appellent ; enfin l'alarme est au camp, et tous les grands moyens sont mis en action pour anéantir le spiritualisme. Mais,

"Que peuvent contre lui *les prêtres* de la terre !"

Rien, absolument rien : le Géant est en route, il avance à grands pas, tous les efforts combinés de ses ennemis ne parviendront pas à l'arrêter, ni même à ralentir sa marche ; et bientôt on le verra, comme un génie tutélaire, étendre ses vastes ailes sur le monde entier, et y faire régner la paix, la charité, la justice et l'amour de Dieu.

MIRABEAU.

(Cet autre article est venu pareillement, sans provocation de la part d'aucun de nous.)

Pourquoi les prêtres, qui se disent les successeurs des apôtres, font-ils précisément tout le contraire de ce que ceux-ci ont enseigné, et sont-ils constamment en opposition directe avec leur doctrine ? Contentons-nous de quelques citations ; elles suffiront pour prouver la vérité de ce que nous disons ici.

Par exemple : Paul de Tarse dit, dans sa première épître à Timothée, que " quelques-uns se révoltant contre la foi, s'attacheront à des esprits séducteurs, aux doctrines des démons, enseigneront des mensonges par hypocrisie, en défendant aux pasteurs de se marier, et en commandant l'abstinence des viandes que Dieu a créées pour que les fidèles en usent avec actions de grâces." Le même apôtre dit encore un peu plus loin, dans la même épître : " Si quelqu'un désire être évêque, il désire une œuvre excellente; mais il faut que l'évêque ainsi que le diacre soit irrépréhensible, *mari d'une seule femme*, sobre, prudent, grave, etc.; qu'il gouverne bien sa propre famille, tenant ses enfants dans la soumission, car s'il ne sait pas conduire sa maison, comment pourra-t-il gouverner l'Eglise de Dieu ?" Tout cela est parfaitement clair ; Paul ne pouvait s'exprimer d'une manière plus explicite, et nous ne voyons rien là qui puisse justifier le célibat des prêtres, ni l'abstinence que commande l'Eglise de Rome. Pendant assez long-temps le clergé s'est conformé à ces enseignements; il paraîtrait même, d'après les paroles de l'apôtre Paul, que, de son temps, les évêques et les diacres ne haïssaient pas la polygamie, puisqu'il leur recommandait de se contenter d'une seule épouse ; comment se fait-il donc qu'aujourd'hui, et depuis plusieurs siècles, les prêtres ne se marient plus ? Est-ce par esprit de pénitence que l'Eglise leur défend de prendre femme ? Ce serait le plus sûr moyen de les induire en tentation et de les exposer à violer le neuvième commandement, car on sait qu'il est dans la nature de l'homme de désirer avec plus d'ardeur ce qu'il ne peut avoir.

Aussi n'est-ce point là le motif qui a décidé l'établissement du célibat chez les prêtres ; l'Eglise sait fort bien qu'en défendant le mariage à ses ministres, ceux-ci n'en jouissent pas moins des privilèges attachés à cette institution, et peu lui importe qu'ils vivent ou non dans la continence, pourvu qu'ils ne causent pas de scandale, et ne compromettent pas l'honneur de la soutane. La véritable cause du célibat ecclésiastique est bien autrement importante, et pour la trouver, il nous faut remonter au onzième siècle, au pontificat de Nicolas II. A cette époque, les membres du clergé, en se mariant, contractaient des liens qui les plaçaient sous la dépendance des grands seigneurs et des princes, ce qui, en diminuant l'autorité de l'Eglise, ne lui permettait plus de dominer comme elle le voulait. Alors le Pape, excité par les conseils d'un moine audacieux, le trop célèbre Hildebrand, défendit le mariage des prêtres ; et celui-ci, lorsqu'à son tour il fut

parvenu au trône pontifical, sous le nom de Grégoire VII, s'empressa de renouveler la bulle de Nicolas, dont il était le véritable auteur. Depuis ce temps, l'Eglise s'est bien gardée de laisser tomber en désuétude une loi qui sert trop bien ses intérêts, pour qu'elle s'en écarte un seul instant. En effet, si les ecclésiastiques se mariaient, ils perdraient par là même une grande partie de leur prestige aux yeux du vulgaire, qui s'accoutumerait à les regarder comme tous les autres hommes; ils deviendraient des pères de famille, se confondraient dans la classe des citoyens, et ne formeraient plus une société à part au sein même de la société.

Pourquoi l'Eglise a-t-elle institué l'abstinence des viandes pendant certains jours de l'année? Ce n'est certainement pas d'après les préceptes de Paul qui, après avoir dit que cet enseignement vient " des esprits séducteurs et des démons", ajoute : "car tout ce que Dieu a créé est bon, et rien n'est à rejeter, pourvu qu'on le prenne avec actions de grâces". D'un autre côté, on lit dans l'évangile de Luc, X, 8, ces paroles de Jésus à ses disciples : " Dans quelque ville que vous entriez, si l'on vous y reçoit, mangez ce qu'on vous présentera." Donc cette abstinence que commande l'Eglise est diamétralement opposée aux préceptes de Jésus-Christ et à ceux de ses apôtres ; donc celui qui suit ces préceptes est véritablement chrétien, et non orthodoxe ; donc l'orthodoxie est anti-chrétienne.

L'abstinence ordonnée par l'Eglise romaine est une spéculation et pas autre chose ; car tout le monde sait qu'on peut obtenir des dispenses : c'est donc un excellent moyen de prélever un impôt sur ceux qui, ayant l'esprit aussi faible que l'estomac, sont assez simples pour acheter le droit de se procurer une nourriture plus substantielle que des œufs ou des légumes. Il est vrai qu'il est permis aussi de manger d'excellents poissons, de belles et bonnes tortues, de certains gibiers considérés comme maigres, quoique tous ces mets soient souvent beaucoup plus gras que les viandes prohibées ; mais le riche seul jouit de ces privilèges, tandis que le pauvre supporte toutes les conséquences de cette absurde institution.

Quant au jeûne ordonné en carême, il est fondé, dit-on, sur ce que Jésus aurait jeûné quarante jours et quarante nuits dans le désert où il fut emporté par le Diable ; cependant comme Matthieu remarque très-naïvement qu'après cela " il eut faim ", on doit naturellement supposer qu'il n'avait pas faim pendant toute cette quarantaine. D'ailleurs, ou Jésus était Dieu, ou il ne l'était pas ; s'il l'était, quel mérite

avait-il à se priver d'aliments, puisque dans ce cas la nature divine devait aider à la nature humaine ; ou il ne l'était pas, et alors il n'a pu rester quarante jours sans manger, car aucun homme bien portant ne peut vivre aussi long-temps sans prendre de nourriture. Aussi, l'Eglise, *cette bonne mère*, a-t-elle rendu à ses enfants le carême assez supportable par les concessions qu'elle leur a faites, et surtout par les dispenses qu'elle leur accorde.... moyennant finance. Notez bien encore une fois que nous ne parlons que des riches ; les pauvres jeûnent toute l'année.

Quelques personnes diront sans doute : mais tout ce que vous venez de nous raconter, nous le connaissons depuis long-temps ; il était donc bien inutile d'en parler encore ; il eût bien mieux valu nous enseigner quelque chose de nouveau, etc. Nous leur répondrons que nos communications sont pour tout le monde, et qu'il est nécessaire que ceux qui n'ont pas le temps de feuilleter de gros volumes, puissent trouver dans les pages d'un journal de quoi servir à leur instruction. C'est dans ce but qu'a été fondé le *Spiritualiste*, et il ne manquera jamais à ce qu'il a promis dans son programme.

VOLTAIRE.

(Un vieillard, dans un accès d'ivresse, avait commis un meurtre, et le jury l'a condamné à mort; l'exécution a eu lieu dans la prison de notre ville, le 9 avril dernier. Le Dr. Deléry, médecin de la prison, écrivit dans l'*Abeille* du 14, une lettre fort touchante sur le repentir, la résignation et la conduite exemplaire du condamné pendant son emprisonnement. Le lendemain, 15, nous parlions de cette lettre, à l'une de nos réunions ordinaires, et nous étions unanimes à regretter que le gouverneur de l'Etat n'ait pas voulu accorder une commutation de la peine.

Nous ne pensions plus à cette triste affaire lorsque, deux semaines ensuite, à une autre réunion du même cercle, la main d'un médium a écrit spontanément l'article qui va suivre, et qui est signé du nom du supplicié:)

Vous permettrez, je l'espère, à un pauvre vieillard qui n'est connu de vous que par la triste célébrité qu'il s'est acquise dans ses derniers jours, de venir vous raconter comment il a été accueilli dans le monde spirituel, et quelle est la position qu'il y occupe en ce moment. Si j'ose me présenter dans votre cercle, c'est que la sympathie que vous avez témoignée pour moi sans me connaître me porte à croire que j'y serai bien reçu. Je n'ai pas besoin de vous dire, car vous

le savez déjà, que je n'ai jamais redouté la mort, et que toutes les tentatives qui ont été faites en ma faveur par des ames charitables, je ne les ai jamais spontanément sollicitées. Cependant, je l'avoue, l'idée de l'échafaud me répugnait ; j'eusse préféré mourir au pénitentiaire, surtout persuadé, comme je l'étais, que là j'aurais pu expier mon crime en me rendant utile à mes semblables. Les hommes, dans leur justice, en ont décidé autrement, et bien loin de leur en vouloir, je les remercie aujourd'hui du plus profond de mon cœur d'avoir abrégé par un supplice de quelques moments une captivité que j'aurais été obligé d'endurer peut-être pendant plusieurs années.

Mais revenons à ma position actuelle, et à la manière dont j'ai fait mon entrée dans le monde invisible. D'abord, aussitôt que mon esprit a été dégagé de ses liens, je n'ai pas été, comme tant d'autres, incertain si j'appartenais encore ou non au monde terrestre ; je n'étais que trop convaincu, un instant avant de mourir, que j'allais quitter la terre, pour conserver le moindre doute à cet égard. D'ailleurs pour peu qu'il y en eût eu chez moi, la vue de mon cadavre suspendu au gibet aurait bientôt fait évanouir toute espèce d'illusion. Aussi me suis-je éloigné le plus vite possible de ce spectacle dégoûtant, et me suis-je mis immédiatement à la recherche d'un monde meilleur que celui que je venais d'abandonner. Je n'ai pas été long-temps sans rencontrer ce que je cherchais ; ma dépouille mortelle n'était pas encore refroidie, que je me suis trouvé au milieu de mes parents et de mes amis, et, vous le dirai-je ! dans les bras de ma victime qui s'est empressée de venir à moi et de me pardonner la manière violente dont je l'ai retranchée de la société. Enfin je suis heureux ; ici personne ne me repousse ; mon repentir sincère m'a valu l'affection de tous, et je vois avec plaisir que je pourrai faire du bien en me rendant utile, non-seulement aux mortels qui voudront bien écouter mes conseils, mais encore à ceux qui, dans le monde où je suis, ont besoin d'avis et de consolations.

Vous voyez, par ce que je viens de vous dire, combien est grande la miséricorde de ce Dieu qu'on vous dépeint souvent si cruel et si vindicatif, et qu'il suffit à l'homme d'avoir eu sur terre un véritable repentir de ses fautes pour qu'elles lui soient pardonnées dans le ciel. N'allez pas croire cependant, d'après cela, qu'un criminel repentant soit placé de suite au rang des esprits bienheureux ; vous seriez dans l'erreur : il faut, avant d'arriver à cet état de félicité parfaite, qu'il se purifie en rachetant, par une conduite exemplaire et pleine

de dévouement, les fautes dont il s'est rendu coupable. En quoi consiste ce dévouement, c'est ce que je vais vous dire à présent même, car c'est la première instruction que j'ai reçue en arrivant : celui qui a commis de grands crimes, et qui en a eu un sincère repentir avant sa mort, n'est pas obligé de rester constamment avec les esprits méchants et pervers ; mais il faut qu'il consacre une grande partie de son temps à vivre parmi eux, afin de chercher à les rendre meilleurs par ses conseils et son exemple; il faut qu'il n'épargne aucun moyen pour les ramener dans le sentier de la vertu, ce qui est quelquefois une rude tâche, vu qu'il est de certaines natures tellement brutes, tellement dépravées, tellement enfoncées dans la fange, qu'il n'y a que le temps seul, et souvent un temps bien long, qui puisse les en retirer. C'est donc, comme vous le voyez, un véritable dévouement pour l'homme qui est redevenu vertueux ; mais aussi la perspective assurée d'un meilleur sort est sans cesse devant ses yeux, et il sait que plus sera grand le nombre des conversions qu'il obtiendra, plus vite il arrivera au terme de son expiation.

Quant à moi, qui ai deux grandes fautes à me reprocher : meurtre et tentative de suicide, il faut de toute nécessité que j'en subisse la peine, avant de pouvoir rester définitivement parmi les bons esprits. Cependant, cette punition me sera d'autant moins pénible, que mon intention, si l'on m'eût laissé parmi les humains, était de consacrer le reste de mes jours au soulagement de mes compagnons d'infortune, autant du moins que ma position m'eût permis de le faire.

Il faut que je vous quitte pour me rendre où mon devoir m'appelle ; si vous n'avez pas trop de répugnance à vous entretenir avec l'esprit d'un homme qui a péri sur l'échafaud, je reviendrai quelquefois vous rendre visite et causer avec vous.

STOVALL.

GUÉRISONS REMARQUABLES.

On a lu, dans notre dernier numéro, la première lettre du Dr. Beck ; voici la seconde, que nous traduisons également du *Spiritual Age* :

Delphi, Indiana, 1er *avril* 1858.

Messieurs les Editeurs. Le 8 février, Mme. Tipple quitta Delphi pour retourner à Lafayette, et le 9, ma petite fille, âgée de quatre ans, s'étant couchée la veille dans son état de

santé ordinaire, nous réveilla vers les trois heures du matin, prise de vomissements et d'une très-forte fièvre. Supposant que le mal provenait d'une attaque de vers, j'administrai le calomel à haute dose. Le Dr. Samuel Grimes, oncle de l'enfant, vieux praticien de mérite, qui, depuis six ans, est un des administrateurs nommés par l'Etat, de l'hospice des aliénés, entra vers les sept heures, et déclara que *Gennie* était très-malade. Son avis fut de répéter les doses de calomel, et nous essayâmes, par tous les moyens possibles, de produire des évacuations. A deux heures de l'après-midi, l'enfant avait pris 30 grains de calomel ; la fièvre était intense, le cerveau engagé, et le pouls très-fréquent. Pendant que nous dinions, l'enfant éprouva une forte convulsion, qui fut suivie par d'autres crises toutes les vingt ou trente minutes. A neuf heures, un autre habile médecin s'adjoignit à nous. Nous employâmes l'huile et d'autres purgatifs, et tous les moyens que chacun de nous put suggérer pour dégager les voies inférieures et arrêter les convulsions, qui prenaient plus d'intensité et se prolongaient en durée. Ces symptômes allèrent en augmentant pendant la nuit et le jour suivant, l'emploi des moyens les plus énergiques n'ayant pas réussi à procurer le moindre soulagement. A trois heures de l'après-midi, (mercredi 10 février), la malade sembla perdre la faculté d'avaler, le côté gauche était menacé de paralysie, et depuis la veille au soir, elle avait perdu connaissance. En nous consultant, l'un des médecins fut d'avis de cesser toute tentative de rien introduire par la bouche; le Dr. Grimes n'en persista pas moins à administrer le calomel à la dose d'un sixième de grain, souvent répétée, que l'on déposait sur la langue ; mais ceci non plus ne produisit aucune évacuation. Les crises devinrent moins violentes, mais plus concentrées à l'intérieur; une forte tension spasmodique faisait courber le corps en arrière, la tête et les extrémités inférieures se rapprochant presque sans relâche.

Je commençai à perdre tout espoir de sauver ma fille; mais ma femme persista avec tant d'opiniâtreté à demander que l'on recourût au télégraphe pour prier Mme. Tipple de revenir par le convoi de 11 heures de nuit, que je finis par céder à ses instances, mais seulement pour la satisfaire, car je n'avais aucun espoir que cette dame pût nous être d'aucune utilité, persuadé que j'étais que l'enfant succomberait avant son arrivée. De huit à neuf heures du soir, il y eut plus de calme, mais la connaissance n'était pas revenue, et la constipation persistait. A neuf heures 20 minutes, l'enfant éprouva un

de dévouement, les fautes dont il s'est rendu coupable. En quoi consiste ce dévouement, c'est ce que je vais vous dire à présent même, car c'est la première instruction que j'ai reçue en arrivant : celui qui a commis de grands crimes, et qui en a eu un sincère repentir avant sa mort, n'est pas obligé de rester constamment avec les esprits méchants et pervers ; mais il faut qu'il consacre une grande partie de son temps à vivre parmi eux, afin de chercher à les rendre meilleurs par ses conseils et son exemple; il faut qu'il n'épargne aucun moyen pour les ramener dans le sentier de la vertu, ce qui est quelquefois une rude tâche, vu qu'il est de certaines natures tellement brutes, tellement dépravées, tellement enfoncées dans la fange, qu'il n'y a que le temps seul, et souvent un temps bien long, qui puisse les en retirer. C'est donc, comme vous le voyez, un véritable dévouement pour l'homme qui est redevenu vertueux ; mais aussi la perspective assurée d'un meilleur sort est sans cesse devant ses yeux, et il sait que plus sera grand le nombre des conversions qu'il obtiendra, plus vite il arrivera au terme de son expiation.

Quant à moi, qui ai deux grandes fautes à me reprocher : meurtre et tentative de suicide, il faut de toute nécessité que j'en subisse la peine, avant de pouvoir rester définitivement parmi les bons esprits. Cependant, cette punition me sera d'autant moins pénible, que mon intention, si l'on m'eût laissé parmi les humains, était de consacrer le reste de mes jours au soulagement de mes compagnons d'infortune, autant du moins que ma position m'eût permis de le faire.

Il faut que je vous quitte pour me rendre où mon devoir m'appelle ; si vous n'avez pas trop de répugnance à vous entretenir avec l'esprit d'un homme qui a péri sur l'échafaud, je reviendrai quelquefois vous rendre visite et causer avec vous.

STOVALL.

GUÉRISONS REMARQUABLES.

On a lu, dans notre dernier numéro, la première lettre du Dr. Beck ; voici la seconde, que nous traduisons également du *Spiritual Age :*

Delphi, Indiana, 1er *avril* 1858.

Messieurs les Editeurs. Le 8 février, Mme. Tipple quitta Delphi pour retourner à Lafayette, et le 9, ma petite fille, âgée de quatre ans, s'étant couchée la veille dans son état de

santé ordinaire, nous réveilla vers les trois heures du matin, prise de vomissements et d'une très-forte fièvre. Supposant que le mal provenait d'une attaque de vers, j'administrai le calomel à haute dose. Le Dr. Samuel Grimes, oncle de l'enfant, vieux praticien de mérite, qui, depuis six ans, est un des administrateurs nommés par l'Etat, de l'hospice des aliénés, entra vers les sept heures, et déclara que *Gennie* était très-malade. Son avis fut de répéter les doses de calomel, et nous essayâmes, par tous les moyens possibles, de produire des évacuations. A deux heures de l'après-midi, l'enfant avait pris 30 grains de calomel ; la fièvre était intense, le cerveau engagé, et le pouls très-fréquent. Pendant que nous dînions, l'enfant éprouva une forte convulsion, qui fut suivie par d'autres crises toutes les vingt ou trente minutes. A neuf heures, un autre habile médecin s'adjoignit à nous. Nous employâmes l'huile et d'autres purgatifs, et tous les moyens que chacun de nous put suggérer pour dégager les voies inférieures et arrêter les convulsions, qui prenaient plus d'intensité et se prolongaient en durée. Ces symptômes allèrent en augmentant pendant la nuit et le jour suivant, l'emploi des moyens les plus énergiques n'ayant pas réussi à procurer le moindre soulagement. A trois heures de l'après-midi, (mercredi 10 février), la malade sembla perdre la faculté d'avaler, le côté gauche était menacé de paralysie, et depuis la veille au soir, elle avait perdu connaissance. En nous consultant, l'un des médecins fut d'avis de cesser toute tentative de rien introduire par la bouche; le Dr. Grimes n'en persista pas moins à administrer le calomel à la dose d'un sixième de grain, souvent répétée, que l'on déposait sur la langue ; mais ceci non plus ne produisit aucune évacuation. Les crises devinrent moins violentes, mais plus concentrées à l'intérieur; une forte tension spasmodique faisait courber le corps en arrière, la tête et les extrémités inférieures se rapprochant presque sans relâche.

Je commençai à perdre tout espoir de sauver ma fille; mais ma femme persista avec tant d'opiniâtreté à demander que l'on recourût au télégraphe pour prier Mme. Tipple de revenir par le convoi de 11 heures de nuit, que je finis par céder à ses instances, mais seulement pour la satisfaire, car je n'avais aucun espoir que cette dame pût nous être d'aucune utilité, persuadé que j'étais que l'enfant succomberait avant son arrivée. De huit à neuf heures du soir, il y eut plus de calme, mais la connaissance n'était pas revenue, et la constipation persistait. A neuf heures 20 minutes, l'enfant éprouva un

violent spasme et empira rapidement. A onze heures, nous crûmes qu'elle allait passer : le pouls était à peine sensible, les extrémités froides, les doigts des mains livides et glacés. A minuit, les deux docteurs se retirèrent, disant que dans quelques minutes tout serait fini, et laissèrent entrer plusieurs dames. Il n'y a que des parents placés dans les mêmes circonstances que nous, qui pourraient apprécier les angoisses et les tourments de l'attente que nous eûmes à subir, depuis ce moment jusqu'à l'arrivée du train de Lafayette, à deux heures, en retard de trois heures. Ma femme attendait l'événement avec espoir ; moi, je n'en avais plus aucun, ne pensant même pas que Mme. Tipple dût venir. Elle arriva cependant, et à peine la porte fut-elle ouverte, que je m'aperçus que cette dame était sous l'influence de l'inspiration. Tous les assistants fondaient en larmes. Le pouls avait disparu aux poignets de l'enfant ; la respiration était haletante et précipitée ; l'ensemble des symptômes annonçait une fin prochaine : c'était l'agonie luttant contre la mort. La pauvre enfant, pleine de vie, de santé et de force, frappée d'une manière si subite, résistait énergiquement aux atteintes du mal. Ma femme, au milieu de ses sanglots, s'écria: "O Nelly! trop tard ! trop tard ! Si vous eussiez été ici hier, notre enfant aurait pu être sauvée!"

Mme. Tipple posa une de ses mains sur la tête de la malade, et appliqua l'autre sur l'estomac ; elle fut saisie d'un tremblement violent. L'enfant respira plus librement, et ses membres subirent une détente. Je marchais dans la chambre, croyant ma fille morte ; les personnes qui entouraient le berceau dirent qu'elle vivait. En effet, elle ouvrit les yeux ! Le médium parlait dans le jargon des Indiens et frictionnait l'enfant. Il me serait impossible de raconter tous les incidents de ce quart d'heure. Les médecins avaient abandonné la partie ; il restait sept personnes, toutes spiritualistes, et nous nous regardions, doutant et espérant, stupéfaits et dans une douloureuse anxiété.

Il venait de s'écouler juste quinze minutes depuis l'imposition des mains, quand je sentis la chaleur ramenée aux extrémités et le pouls sensible au poignet. Bientôt l'enfant parla, disant: "boire!" première parole échappée de ses lèvres depuis trente-quatre heures ! Quel moment pour moi ! l'enfant chérie de mon cœur, que je m'étais représentée, il y avait à peine quelques minutes, glacée par la mort, me regardait et parlait ! elle vivait encore !

L'esprit Indien, dans son jargon anglais, ordonna de l'eau

froide et du sel. L'enfant, qui depuis si longtemps ne pouvait rien avaler, en but trois verres ; elle paraissait alors revenir à un état plus naturel. Ici, le médium ou plutôt l'Indien nous enjoignit de faire venir le frère Warren Chase (celui-ci était arrivé de la veille, pour prêcher la doctrine, et logeait chez Mr. Dewey, à plusieurs îlets de distance) répétant toujours : "lui homme puissant ! beaucoup de force magnétique !" etc., etc. Mr. Chase se rendit à notre appel. Ma femme, que les esprits font quelquefois parler, n'ayant pu subir aucune influence, absorbée qu'elle était par ses terreurs maternelles et l'excitation qui s'en suivait, devint alors impressionnée avec le concours des autres médiums, et tous trois formant le cercle, se mirent à actionner la malade, jusqu'à ce qu'une réaction complète fut produite.

Alors l'Indien dit, en substance, que l'enfant avait des vers; qu'un amas de ces vers s'était cramponné au conduit qui va de l'estomac aux intestins ; qu'ils (les esprits) allaient essayer de détacher cet amas ; qu'il était urgent de faire évacuer l'enfant et continuer les purgatifs. J'avais fait usage d'eau tiède ; ils insistèrent sur l'emploi de l'eau froide seule. Ils voulurent lui faire prendre un bain froid ; je m'y refusai, penchant toujours pour le bain tiède dont elle avait déjà pris plusieurs ; ils n'en voulurent pas, désirant humecter les intestins avec de l'eau froide. (Ils indiquaient, à la surface des intestins, une excoriation purulente dont ils regrettaient l'existence.) Je m'opposai à l'emploi de l'eau froide de cette manière, tout en consentant à en faire des applications sur le ventre. Je recommandai les toniques et les excitants ; ils rejetèrent mon avis, s'en tenant toujours à l'eau froide. Je me trouvais dans un cruel embarras, sommé de faire abnégation de mon jugement, après mes douze années de pratique et d'études, devant une femme qui n'entendait rien à la thérapeutique, ou l'esprit d'un Indien (si toutefois il n'y avait pas supercherie) qui n'avait jamais, j'en étais convaincu, reçu un diplome de docteur. Pendant la journée de jeudi, j'obtins que l'on me laissât administrer quelques doses de teinture de rhubarbe, continuant les liquides froids. Ce ne fut que le vendredi que les intestins commencèrent à se débarrasser, et, pendant cette nuit et le samedi, la malade rendit une quantité de petits vers blancs.

La convalescence fut rapide. Au bout de trois jours, l'enfant se tint assise sur son lit et mangea tout en jouant, mais continua pendant environ quinze jours à ne pouvoir s'ex-

primer d'une manière intelligible, difficulté provenant de la paralysie partielle de la langue.

Il me faut ici, avant de faire l'analyse raisonnée du traitement des esprits, revenir un peu en arrière et décrire une particularité singulière de leur manière de procéder.

Environ une heure après que Mme. Tipple eut commencé à magnétiser, l'enfant éprouva des tressaillements dans les muscles, et je fis la remarque "qu'elle allait avoir une autre crise". J'avais à peine parlé, que le médium tomba sur le plancher, se tordant dans un spasme effrayant qui dura cinq minutes, tandis que l'enfant restait parfaitement calme. Mme. Tipple, de cette manière, à quinze ou vingt reprises différentes, dans la journée du jeudi, fut atteinte des mêmes convulsions à la place de l'enfant. L'esprit qui la contrôlait nous expliqua ensuite que l'enfant étant trop faible pour supporter ces attaques, on les faisait subir au médium qui était plus apte à les endurer. Quant à l'enfant, il n'éprouva qu'un petit nombre d'atteintes très-légères de spasme, comme des frémissements convulsifs des muscles, et cela, le jeudi seulement, pour en être entièrement exempte à neuf heures du soir.

Je vais à présent donner un aperçu de leur théorie et autres détails. (Ici, je ne fais que reproduire la substance et le sens de ce qui nous fut communiqué de la part de nos amis invisibles, par l'intermédiaire de Mme. Tipple et de ma femme, après que tout danger pour l'enfant eut disparu.) "Quand, disent-ils, l'enfant perd ses forces, ou que le fluide magnétique vital tend à s'épuiser dans l'organisme, nous venons y suppléer par les mains des médiums. Dans ce cas, c'est nous qui avons ramené l'équilibre ; la force vitale, l'essence magnétique étaient presque épuisées chez l'enfant, et auraient pu durer encore deux heures, mais pas au-delà. Aussi étions-nous autant que vous inquiets de la course du médium que nous suivions avec la même anxiété. Pour rendre à l'enfant cette force vitale, nous en avons puisé les principes dans nos propres corps, car nous (les esprits) formions aussi un cercle autour de l'enfant ; nous avions plusieurs médecins en consultation. Nous avons administré un médicament électrique à la malade ; nous avons fait pénétrer un courant par la gorge pour réchauffer l'estomac, et la chaleur dont il était chargé a excité la soif et le besoin d'eau froide. C'était de notre part une expérience, et d'une nature bien délicate, qui exigeait une combinaison chimique bien précise des éléments matériels et spirituels. Nous étions incertains de la réussite, et la tante de l'enfant, son esprit gardien, était là, prête à

recevoir sa petite protégée, si l'essai avait manqué. Nous aurions échoué, si au milieu de vous il se fût trouvé des esprits hostiles. Nous avons inspiré la mère dans le choix de ceux de ses voisins qu'elle devait admettre, quand les médecins se sont retirés. Toutes les circonstances ont été favorables ; aussi le succès a été complet."

J'ajouterai que l'enfant fut magnétisée à peu près toutes les demi-heures pendant quarante-huit heures, ensuite une fois par heure, et puis une fois toutes les deux heures pendant encore trente heures. Cela équivaut à l'emploi ordinaire de l'eau-de-vie comme stimulant, quand les forces vitales paraissent s'anéantir ; mais avec cette différence, qu'au lieu d'eau-de-vie, les mains étaient l'agent employé, et avec d'autant plus de succès que l'effet était plus persistant et plus durable. L'alcool n'augmente pas la somme des forces : il ne fait que développer celles que contient encore le système, et son action ne tarde pas à devenir nulle ; mais l'autre procédé semblait puiser en dehors de l'organisme le supplément qui était nécessaire. Nous pouvons nous en rendre compte par une comparaison qui peut s'appliquer ici : la transfusion du sang d'une personne vigoureuse, en pleine santé, directement dans les veines d'un malade épuisé et anéanti par le choléra foudroyant, et cela jusqu'à concurrence de 40, 50, et même 60 onces, a ramené le malade à la vie. Plusieurs médecins français ont vivement recommandé d'avoir recours à ce moyen, et certes aucun autre fluide que le sang ne pourrait ramener la vie dans ces cas, à moins de réunir dans sa composition les éléments constitutifs du sang : ni le lait, ni le vin, ni l'eau pure ne seraient d'aucun secours. Ici, au lieu d'introduire simplement du sang dans le système défaillant de mon enfant, nos amis spiritualisés, par leur présence et leur puissance, agissant par nos médiums, firent refluer dans le corps de l'enfant l'essence vitale du sang, principe électrique ou magnétique qui animait le sang de la malade dans son état de santé, et que le dérangement d'équilibre des fonctions organiques avait déplacé ou épuisé. A cet effet, ils persistèrent à charger pour ainsi dire le système, jusqu'à ce que ce procédé (concurremment avec l'action des moyens artificiels—les purgatifs —et à l'aide de l'ensemble des forces réparatrices naturelles, *vis medicatrix naturæ*) aboutit à relâcher les intestins, expulser la cause irritante (les vers), rétablir l'équilibre et sauver l'enfant.

Est-ce que toutes les maladies n'ont pas leur source dans le dérangement d'équilibre entre les éléments du système

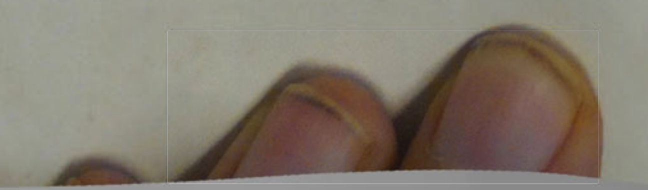
physique et du sytême spirituel, par l'action désorganisatrice d'agents étrangers et perturbateurs ? Si cela est prouvé, le moyen réparateur n'est-il pas indiqué ? Quand le monde admettra davantage la spiritualité, les maladies diminueront.

Je ne puis trop apprécier le don de guérir que possède Mme. Tipple. Jamais je n'oublierai son dévouement affectueux dans les soins et les pénibles efforts qu'elle et le frère Warren Chase ne cessèrent de prodiguer pour sauver mon enfant.

Je crains de m'être trop étendu dans mon récit, mais je n'aurais pu exposer dans leur vrai jour les circonstances sans les rapporter ainsi tout au long; aucun esprit rationnel, après avoir pris connaissance de ces détails, ne peut se refuser à croire que mon enfant a été sauvée par une intervention supérieure, et aucun être convaincu de cette intervention, ne peut ensuite demander à quoi peut servir le spiritualisme, à quoi peut être bon notre commerce avec les esprits ; ils nous consolent, ils guérissent, ils enseignent, ils nous soulagent du poids accablant des chagrins qui attristent nos cœurs ; ils sèment de fleurs les sentiers de la vie. Puisse Dieu hâter le progrès de la bonne cause ! tel est le vœu d'un spiritualiste fervent. E. W. H. Beck, D. M.

Mme. Tipple n'a sans doute jamais étudié le mesmérisme ; il en est de même des médiums guérisseurs en général, et particulièrement d'un modeste forgeron qui nous a demandé de ne pas le nommer, mais que toute la ville connaît. Cela ne veut pas dire que la véritable instruction puisse être jamais de trop ; mais il faut distinguer, surtout lorsqu'il s'agit du mystère de la vie. Jésus disait simplement d'imposer les mains ; d'autres ont écrit des livres. Un soir, en 1852, nous demandions des avis pour une malade que nous avions à soigner ; il nous fut répondu : "Oubliez que vous avez magnétisé, parce que cela pourrait vous égarer ; il faut se recueillir, penser à Dieu, vouloir le bien de son prochain, et Dieu fera le reste."

Loin de nous la pensée de critiquer les ouvrages de tant d'hommes de bien qui ont été nos guides pendant de longues années ; mais nous avons trouvé des instructeurs encore plus éclairés. Il y a eu de tout temps des *miracles* de guérison, et les personnes qui en étaient les instruments se distinguaient fort souvent par le défaut d'instruction ; peut-être étaient-elles inspirées. Le médium dont nous allons signaler quelques



faits, ne guérit pas tous les malades : il y a nécessairement des incurables, surtout lorsqu'on n'a recours à la médecine apostolique qu'après avoir épuisé tout le reste, et souvent aggravé le mal. Ce médium touche rarement les malades : eux et lui sont ordinairement assis autour d'une table ronde qui mesure huit pieds de diamètre. Il y a quelquefois des guérisons instantanées ; mais beaucoup de malades ont à revenir plus ou moins souvent. Le médium ne recommande presque jamais de remèdes ; quand il le fait, ce sont toujours des choses simples. Lorsqu'on vient le consulter pour un malade à l'extrémité, il est averti d'une fin prochaine, soit par l'image d'un cercueil qui se présente à sa vue intérieure, soit de quelque autre manière que nous ne pouvons dire à présent ; il nous faut abréger.

Nous avons questionné un grand nombre de personnes qui sont allées aux séances de ce médium ; beaucoup ont été guéries ou soulagées, et le guérisseur n'a rien accepté de qui que ce soit, quoiqu'on l'empêche absolument de travailler à sa forge. Ce dévouement est très-louable, mais il faut vivre, et "l'ouvrier est digne de son salaire." (Luc, X, 7.) Nous pensons que les malades devraient se montrer reconnaissants, chacun suivant ses moyens, et s'arranger de manière à vaincre la répugnance de leur bienfaiteur. Les égoïstes ne méritent pas de tels soins, et peut-être l'égoïsme est-il quelquefois un obstacle à la guérison.

Des faits, toujours des faits ! c'est la bonne manière de prouver *l'utilité* du spiritualisme. Que l'on se mette à l'œuvre partout, car il y a partout des médiums ; il ne s'agit que de les chercher. Dans les citations que nous allons faire, nous ne décrirons sans doute pas d'une manière bien satisfaisante l'état des malades, car nous ne les avons vus qu'après leur guérison ; nous répéterons ce qu'ils nous ont déclaré :

Mr. Louis Courcelle, rue Claiborne, 199, âgé d'une trentaine d'années, a fait d'abord ses réserves en nous disant qu'il n'est point *croyant*, mais que cependant il est prêt à certifier le fait que voici : A la suite d'une blessure au côté gauche, faite par une arme pointue, il éprouvait, depuis plus de deux ans, une très-vive douleur dans cette région. Cette douleur ne le quittait point ; elle lui faisait passer de cruelles nuits, et un exercice quelque peu violent augmentait encore ses souffrances. Il se présenta chez le médium, en se plaignant d'un embarras dans le dos. Le médium, qui était à trois pas, fut de suite agité ; il porta sa main à son côté gauche et s'écria : "Ce n'est pas dans le dos que vous souffrez,

c'est là ; mais c'est fini : vous êtes guéri." Mr. Courcelle se redressa, chercha sa douleur ; ce fut en vain. La séance n'avait pas duré une minute. Depuis ce moment, Mr. Courcelle n'a plus souffert, quoiqu'il ait senti parfois une "gêne" à la partie autrefois si douloureuse ; il passe de très-bonnes nuits, et se livre impunément à tout exercice quelconque.

Mr. François Carlon, demeurant au coin des rues Joséphine et Dryades, nous a également autorisé à publier cet autre fait : Mme. Carlon, âgée de cinquante ans, à la suite de chagrins, fut prise de palpitations de cœur, avec étourdissements qui ne lui permettaient pas de se tenir debout; quelquefois la fièvre ne la quittait point de deux ou trois jours ; elle perdit le sommeil, l'appétit, et l'amaigrissement devint extrême. Un des médecins les plus en renom dans notre ville, la visita de huit à dix fois, et dit enfin au mari qu'il n'y avait aucun espoir de guérison. Un autre docteur fit des efforts pendant quelque temps, mais l'état de la malade n'ayant fait qu'empirer, il se retira aussi, en concluant comme le médecin qui l'avait précédé. La malade en était là, gardant le lit depuis dix mois, lorsque le médium lui fit une visite : la séance dura cinq minutes, avec imposition des mains et recommandation de cesser toute médication. Dès ce moment les souffrances disparurent, le sommeil et l'appétit revinrent. Trois mois se sont écoulés depuis lors ; l'embonpoint est revenu aussi, et la santé est parfaite.

Une autre cure, par le même médium, fait l'objet du certificat suivant, que le signataire a bien voulu nous fournir:

Je déclare, avec la plus vive satisfaction, que ma femme, âgée de vingt-trois ans, a été guérie, il y aura bientôt deux mois, d'une douleur à l'estomac, laquelle datait d'environ cinq ans, et qui, parfois très-intense, avait résisté aux divers traitements médicaux dont elle avait été l'objet. La guérison a été instantanée, et sans l'emploi d'aucun agent physique.

En foi de quoi je signe :

Constant Reynes,
Encoignure des rues Ste. Anne et Remparts.

— Nous enregistrerons plus tard d'autres guérisons remarquables obtenues par les médiums ; mais notre feuille étant trop petite pour contenir tous ces faits, on devrait en publier une partie dans les grands journaux, même s'il fallait en payer l'insertion : l'intérêt général exige que l'on fasse quelque sacrifice, et c'est le moins que l'on puisse faire, lorsqu'on a éte guéri gratuitement.

ASSEMBLÉES PUBLIQUES.

Nous venons d'assister à une réunion fort nombreuse qui avait pour but la propagation du spiritualisme ; il y avait de très-bons éléments, mais les mesures nous ont semblé mal prises. Les séances publiques feront beaucoup de bien, si l'on veut se laisser guider par l'expérience et la raison. On peut lire comment ces réunions sont conduites à New York, Boston et autres villes : chacun y raconte ce qu'il a vu dans des séances intimes, au sortir desquelles il a pris le temps de classer les faits, de les exposer en peu de mots, et il est sûr d'intéresser l'auditoire ; tandis que l'improvisation, quand elle n'est pas de l'inspiration, entraîne à des longueurs, à des redites, et l'on manque son but.

Ensuite, il ne faut pas que des médiums incomplètement développés cherchent à être influencés en public ; ils doivent d'abord se développer aux séances de la famille, car l'influence spirituelle qu'ils peuvent ressentir ne suffisant pas à dominer celle de la multitude qui les entoure, il en résulte des effets désordonnés qui inquiètent, qui effraient même certaines personnes inaccoutumées à ces phénomènes, et l'agitation de celles-ci réagit naturellement sur les médiums. Il ne faut mettre en présence du public que des médiums assez complètement dominés par les invisibles, pour ne pas ressentir les fluides ambiants des spectateurs.

Enfin, nous repoussons de toutes nos forces la manie de chanter des hymnes ou de réciter des prières, que certaines gens essaient d'introduire à nos assemblées, pour y apporter peut-être ensuite les cérémonies absurdes que nous condamnons. Nous sommes des philosophes et non des sectaires ; nous ne voulons point fonder une nouvelle église : il n'y en a déjà que trop ; nous désirons les voir entrer toutes dans la voie de la raison, de la justice, de la fraternité, qui est aussi la voie indiquée par Jésus, mais que ne suivent pourtant guère les gens qui se disent chrétiens.

MR. MANSFIELD.

Dans notre dernier numéro nous avons donné l'adresse de ce remarquable médium ; nous aurions à nous occuper encore de lui aujourd'hui, mais la place nous manque. Disons cependant que la condition de ne lui écrire qu'en anglais *n'est pas absolue* ; il le préfère, parce qu'il en résulte pour lui moins de fatigue.

Un de nos concitoyens les plus distingués, Mr. Glendy Burke, vient de publier, dans le *Sunday Delta*, comment il a été converti au spiritualisme et l'expérience qu'il a faite en écrivant à son ancien ami, le célèbre avocat John R. Grymes, que nous avons tous connu, mort depuis trois ou quatre ans, et dont il a reçu, par l'intermédiaire de Mr. Mansfield, une réponse très-satisfaisante, très-intéressante surtout pour la population louisianaise. Cette publication, faite en anglais, vient d'être reproduite en français par le *Meschacébé* du 15 de ce mois : on trouve cet excellent journal à la librairie de Messrs. Victor Hébert & Co., rue de Chartres, 149.

SCANDALE.

Le tirage de ce cahier était commencé, lorsque nous avons reçu d'autres renseignements sur l'*auto-da-fé* dont nous avons dit un mot à la page 114–115, où nous venons de glisser une parenthèse, à la fin du paragraphe.

Deux hommes de Rimouski (Bas-Canada) ont droit à une mention *honorable* de notre part, en attendant que leurs supérieurs leur infligent la correction qu'ils ont méritée : ce sont Mr. l'abbé Cyprien Tanguey, curé, et Mr. Pierre Gaurreau, maitre de poste.

Un respectable citoyen de Rimouski, désireux de savoir autre chose que ce qu'il entendait prêcher à son curé, s'est fait envoyer d'abord le *Semeur canadien*, journal orthodoxe, mais protestant, qui se publie à Montréal ; puis il a demandé notre feuille. Le curé Tanguey, qui a sans doute ses espions, a corrompu (s'il ne l'était déjà) le maitre de poste Gaurreau, qui lui a livré les journaux adressés à l'autre personne. Il lui livrerait sans doute aussi bien les lettres qui arrivent à son bureau ; mais cela regarde les habitants de Rimouski.

Armé de notre feuille, qui n'est point "impie," quoiqu'en disent les hypocrites, le *vertueux* Tanguey a tonné bien haut, menaçant de l'excommunication quiconque recevrait le *Spiritualiste de la Nouvelle-Orléans ;* ensuite, il *nous* a brûlé ! Nous ne savons si ses paroissiens attachent quelque importance à cette vieille singerie de l'excommunication, mais nous espérons que le bon sens des Canadiens ne tardera pas à faire justice de ces faux fanatiques.

Mais le curé Tanguey sert notre cause en déshonorant la sienne ; quant à maitre Gaurreau, qui comprend si peu son devoir de fonctionnaire public, il serait mieux à la sacristie. Nous pourrions les poursuivre ; nous aimons mieux leur rappeler le 7e Commandement : *Le bien d'autrui tu ne prendras* . . . .

Imprimerie de J. Lamarre.

